

# Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Rédaction & Administration : 69, b<sup>d</sup> de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à cha que époque.

## ABONNEMENTS

Pour la France :	Pour l'Étranger :
Un an. . . . . 8 fr.	Un an. . . . . 10 fr.
Six mois. . . . 4 fr.	Six mois. . . . 5 fr.

## Une grande figure

« Les bons, les sincères sont trop rares pour que nous les laissions disparaître sans honorer leur mémoire. »

C'est en ces termes qu'un camarade nous écrit de province où vient de lui parvenir l'annonce du décès de Domela Nieuwenhuis.

C'est dans cet esprit aussi que nous consacrerons nos colonnes au souvenir d'un homme qui, plus que d'autres, lut pour l'affranchissement intégral de l'humanité, et qui demeura jusqu'à la fin de sa vie fidèle à sa pensée.

Des adversaires ont eux-mêmes rendu hommage à la noble figure disparue.

Sans avoir à nous réjouir de ces témoignages plus ou moins sincères, nous devons néanmoins en prendre acte, ne serait-ce que pour déplorer plus amèrement que l'idéal de ces hommes qu'on encense et qu'on canonise d'un trait de plume, une fois qu'ils sont morts, ne trouve pas grâce, pendant qu'ils vivent, devant la coalition hargneuse des appétits et des ambitions parées du masque des principes socialistes.

Nous avons horreur de toute espèce de fétichisme, du fétichisme des individus encore plus que du fétichisme des doctrines. Le fanatisme, si voisin de l'idolâtrie, est à combattre partout où on le rencontre. Il faut bien se garder de l'alimenter sous prétexte d'honorer les morts, si remarquables, si magnifiques qu'ils soient.

Le meilleur moyen d'honorer la mémoire de ceux qui, par la beauté supérieure de leur vie et de leur œuvre, se sont élevés au-dessus de l'humanité ordinaire, n'est-il pas de s'inspirer de leur exemple dans la pratique journalière de la vie, et de s'efforcer de se hausser à leur niveau par la culture de leurs sentiments ?

Voici un homme qui paraissait devoir se développer selon la norme bourgeoise : l'ambition, l'éducation tendaient à en faire un être conformiste et amorphe.

Mais une lumière spirituelle perça les épaisses ténèbres qui l'isolaient du monde réel. Il vit la société comme elle est : l'iniquité au sommet, la souffrance à la base ; une minorité qui a tout et qui maintient, par la violence et par la ruse d'une légalité mensongère, la masse laborieuse dans le dénuement et la crasse.

Alors, le Dieu de la Bible n'est plus. L'esprit de révolte naît du sentiment de l'injustice. Les opprimés comptent un défenseur de plus qui ne les abandonne pas, parce que la conviction est faite, inébranlable, un combattant qui sera le premier sur la brèche pour recevoir les coups, et qui ne demandera, en retour, ni honneurs, ni pouvoir.

Tel est Domela Nieuwenhuis.

Né riche, il est mort pauvre. Il avait plus souci de la souffrance d'autrui que de son bien-être. Au commencement de cette année — sa bonté naturelle ayant résisté à toutes les épreuves, souvent accablantes d'une vie tourmentée — il s'inquiétait du sort d'un vieux militant oublié, tombé dans la misère, et il ouvrait pour lui une souscription dans son journal.

Domela aurait pu être chef de parti, ministre. On vit sortir de son ombre des politiciens douteux qui, au firmament parlementaire, devinrent des astres éblouissants, l'avocat Troelstra, par exemple, mais lui demeura simple, modeste, tout attaché à la défense de l'idée révolutionnaire sans compromission.

Il est mort de la mort du juste, laissant aux générations qui montent le soin de poursuivre le bon combat pour la liberté et la justice.

Comme jadis le peuple français s'honorait en faisant à la « bonne Louise » des obsèques grandioses, le peuple de Hollande, nous dit un correspondant, a fait à Domela d'émouvantes funérailles.

Le sens de telles manifestations ne nous échappe pas. C'est vers l'idée que monte l'hommage des peuples, l'idée que les hommes périssables incarnent avec plus ou moins de force et d'éclat, l'idée qui, en pénétrant la société en proie aux instincts les plus troubles, fera de cette société une demeure habitable pour les enfants des hommes.

Efforçons-nous d'être, à l'image de Domela Nieuwenhuis, des incarnations vivantes de l'idée libératrice !

LE LIBERTAIRE.

## UN HOMME VIENT...

... de disparaître, dont les journaux bien pensants se gardent de retracer la carrière. Tout au plus les agences accorderont-elles une ligne à la mort de Domela Nieuwenhuis. Ne faut-il pas réserver toute la place disponible aux déplacements d'un Reich, aux discours d'un Lloyd George ou d'un Clemenceau, aux gestes d'un Friedrich, d'un Erzberger ou d'un d'Annunzio ? Voilà qui compte dans la politique mondiale, et n'est-ce pas la politique qui compte dans le monde ?

Domela Nieuwenhuis fit partie de ces quelques douzaines de tous que compte à peu près chaque génération, qui pensent que tout n'est pas pour le mieux, que l'organisation sociale est mauvaise, ou plutôt, qu'il n'y a pas d'organisation sociale du tout, qu'il n'y a qu'une exploitation sociale de la masse par quelques individus.

Il fut un de ces prophètes, qui savent conserver leurs illusions pendant les pires crises, qui vont droit leur chemin, sans s'intéresser des obstacles accumulés, des cris de haine, que soulève leur passage. C'est ainsi que, pendant la guerre, il fut un des rares esprits qui ne subit pas l'incantation. Pas un seul instant, il ne se laissa aller de la justice. Pourtant on ne pouvait lui reprocher d'être germanophile. Lui mieux que lui n'avait stigmatisé la conduite non pas des pangermanistes et des militaristes allemands, mais celle des socialistes d'outre-Rhin. Esprit droit et critique, il ne pouvait admettre les restrictions mentales, jamais non plus il ne consentit à prendre place dans l'un des camps, unissant dans une même haine tous ceux qui firent la guerre.

Ferdinand Domela Nieuwenhuis était né à Amsterdam, le 31 décembre 1846. Élevé dans la religion luthérienne, il suivit les cours du séminaire de la capitale, et fut nommé pasteur à Beverwijk, en 1871, puis quatre années après, à La Haye.

En 1870 déjà, il avait donné un avant-goût de ses idées révolutionnaires, en fondant, à l'occasion de la guerre franco-allemande, un groupe de pacifistes, et en envoyant au roi une adresse, l'invitant à résigner son droit constitutionnel de déclarer la guerre entre les mains des représentants du peuple. En 1873, il écrivit au conseil de l'Église luthérienne de La Haye : « Travailler au progrès de l'humanité, et cela en qualité de chef d'une Église qui, par principe, est l'adversaire de l'humanité, cela je ne puis et je ne dois le faire, maintenant que la chose m'apparaît clairement. Ma conscience me défend donc de rester à la tête de ma paroisse. »

C'est alors qu'il fonda le journal *Recht voor Allen* (Le droit pour tous), et qu'il commença la série de conférences, où il développa un talent d'orateur fougueux et convaincu. En 1886, il est condamné à une année de travaux forcés, pour crime de lèse-majesté, à propos d'un article intitulé : *Le roi vient*. Et la foule imbécile, en apprenant la condamnation de celui qui plaçait sa cause, dansait dans la rue, en chantant : « Nieuwenhuis doit fabriquer des sacs, hi ! ha ! ho ! »

En 1888, il fut élu à la Chambre, par le district de Schiedamschen, et y demeura isolé, et sa critique intrinsèque ne pouvait lui valoir que des insuccès dans ce milieu parlementaire, dont il devint bientôt l'adversaire le plus résolu. Aussi, aux élections de 1891, il demeura sur le carreau.

Dès lors, il affirme de plus en plus ses idées anarchistes, s'éloignant des doctrines de Marx, pour se rapprocher de Bakounine, Kropotkine et Reclus. Et il fonda un nouvel organe, *De Vrije Socialist* (Le libre socialiste). On se rappelle comment, en 1891, au deuxième Congrès international socialiste de Bruxelles, il combattit les socialistes allemands, et se fit le défenseur de la grève générale et du refus du service militaire. Il subit, à cette occasion, une défaite absolue, de même qu'au Congrès de Zurich. Mais il avait vu juste, et l'avenir a prouvé le néant des théories de ses adversaires, qui ne se montrèrent, à l'époque du grand conflit, que des bourgeois déguisés.

Domela Nieuwenhuis a beaucoup écrit entre autres une *Histoire du socialisme*, en 3 volumes. *Chrétien devenu anarchiste*, son *Histoire de sa conversion*, la *Déclaire d'Almanach*, *La Bible, son origine et son histoire*, des séries de contes populaires, etc. Il écrivait couramment en français et en allemand, et, sauf erreur, aussi l'anglais.

Dans le mouvement hollandais il y a peu de figures aussi nettement révolutionnaires que cet ancien pasteur luthérien. Il avait très bien compris le danger de l'éducation telle qu'elle est pratiquée par l'État. « Nos gouvernants, disait-il, dans une conférence sur l'éducation libératrice, comprennent très bien que l'instruction vraie et libre répandue dans le peuple serait la mort de tout gouvernement, car c'est grâce à l'incertitude du peuple que les gouvernants peuvent jouer leur jeu au dépens des peuples qui ont : « Hosannah ! un jour, et à Crucifix le lendemain, qui applaudissent indistinctement deux orateurs dont l'un dit précisément le contraire de l'autre. »

Quelle amère expérience, quelle profonde désillusion dénotent ces pensées. Mais bien, nous le savons, si à l'école l'incertitude absolue de la foule, et même son insupportable indifférence, il n'en voulait pas moins la désinfection de ces cerveaux volontairement tenus dans l'ignorance par les puissances du jour, et sans cesse, il dénonçait « les écoles qui sont des établissements de dressage, dans lesquels on fait de bons citoyens, qui obéissent aux gouvernements. » Et quand même, malgré tous les écueils, toutes les défects, il croit au triomphe de ce qui fut le but de toute son existence avec le doux entêtement des illuminés.

## Quelques extraits

### SOCIALISME ET LIBERTÉ

Tout le développement de l'humanité va dans la direction de la liberté et quand les socialistes (c'est-à-dire les socialistes-démocrates, veulent avec Renard, un minimum d'autorité et une extension indéfinie de la liberté, ils sont perdus, car il n'y a plus entre eux et les socialistes, de différence de principes, mais seulement une différence de plus ou de moins.

L'idéal pour tous est l'élimination complète du principe d'autorité, l'affirmation intégrale du principe de liberté.

Si cet idéal est en soi non réalisable, c'est une autre question, mais mieux vaut un idéal superbe, élevé, même s'il est irréalisable, que l'absence de tout idéal.

Que chacun se demande ce qu'il désire et aura pour réponse : « Vivre en pleine liberté sans être entravé par des obstacles extérieurs ; déployer ses forces, ses qualités, ses dispositions naturelles. » Eh bien ! ce que vous demandez pour vous-même, il faut le donner aux autres car les autres désirent ce que vous désirez. Donc, il nous faut des conditions par lesquelles chaque individu puisse vivre en pleine liberté, puisse déployer ses forces. Quand on veut cela pour soi-même et qu'on ne l'accorde pas aux autres, on crée un privilège.

Voilà tout ce qu'on demande : de faire franc et libre pour respirer.

Et si l'observation ne nous trompe pas, nous voyons que tout le développement humain est une évolution dans le sens de la liberté.

La social-démocratie qui est et devient de plus en plus un socialisme d'État, est un obstacle à la liberté, car au lieu d'augmenter la liberté, elle crée de nouveaux liens. Elle est de plus dangereuse parce qu'elle se montre sous le masque de la liberté. Les Étalistes sont les ennemis de la liberté et quand on veut unir le socialisme à la liberté, il faut accepter le socialisme libératrice dont le but est toujours d'unir la liberté au bien-être de tous.

La plupart ne croient pas à la liberté et c'est pourquoi ils rejettent toujours sur elle la responsabilité des excès, s'il s'en produit dans un mouvement révolutionnaire. Nous croyons au contraire que les excès sont la conséquence du vieux système de limitation de la liberté.

Ayez confiance dans la liberté qui triomphera un jour. Il est vrai que même les hommes de science ont peur de cette terrible géométrie, cette fille des dieux antiques dont personne ne pourra calmer la puissance le jour où elle se lèvera dans toute sa force. Tous la contemplant avec terreur en prédisant de terribles jours au monde, si jamais elle rompt ses liens, tous, exceptés ses quelques rares amis appartenant principalement aux classes pauvres.

Cette petite troupe, trompe aussi de martyrs ou victimes, travaille incessamment à sa délivrance, desserrant tantôt de ci, tantôt de là un anneau, certain que l'heure venue, la liberté secouera toutes ses chaînes et se dressera en face du monde pour se donner à tous ceux qui l'attendent.

La triomphe viendra mais pour cela il nous faut une foi absolue dans la liberté, seule atmosphère dans laquelle l'égalité et la fraternité se meuvent librement.

de ceux qui demeurent confiants et qui gardent jusqu'au bout leurs saintes illusions ! Il faut lui-même, dans son *Liberté*, le socialisme en danger : « Ayez confiance dans la liberté, qui triomphera un jour. Il est vrai que les hommes de science ont peur de cette terrible géométrie, cette fille des dieux antiques, dont personne ne pourra calmer la puissance le jour où elle se lèvera dans toute sa force. Tous la contemplant avec terreur, et prédisant de terribles jours au monde, si jamais elle rompt ses liens, tous, exceptés ses quelques rares amis appartenant principalement aux classes pauvres. »

On a précisément reproché à Nieuwenhuis de n'être pas de ces déserteurs de la fortune. Mais son indépendance matérielle, il en dit le plus bel emploi. Il fut généreux à tel point que de cette fortune qui n'était en fait que de la misère, il ne restait rien littéralement, dans sa vieillesse. A 73 ans, il est mort pauvre, et c'est un éloge de plus à l'actif de cet homme qui ne transigea jamais avec sa conscience, et qui jusqu'au dernier moment demeura fidèle à sa conception qu'il avait si clairement résumée en ces mots : « Tout, absolument tout, devra être changé, lorsque la société aura brisé les chaînes économiques qui l'enserment. »

C'est cette pureté de doctrine, cette négation de l'action politique et parlementaire que ne lui ont jamais pardonnées les socialistes, tant latins que germaniques. Mais c'est elle aussi qui fait de lui une grande et belle figure.

(De la « Feuille » de Genève). F. S.

### QUEST-CE QU'UN VOLEUR ?

Nos lois pénales, nos mœurs, tout est basé sur le principe de la propriété privée, mais la masse ne se demande jamais si ce principe est juste et s'il pourrait soutenir n'importe quelle discussion contre la logique et le bon sens.

Nous considérons même les transgresseurs de ces lois comme des malfaiteurs et peut-être ne sont-ils autre chose que les pionniers d'une société meilleure, moins funeste que la nôtre.

Visitez les prisons, faites une enquête et que trouvez-vous ?

Les neuf dixièmes des malfaiteurs enfermés derrière des portes verrouillées, ont fauté (si cela s'appelle fauter), par misère ; leur crime consiste en leur pauvreté et en ce qu'ils ont préféré, tenir la main et prendre le nécessaire plutôt que de mourir de faim, obscurément, tranquillement, sans protester. Ils ont attaqué le droit sacré-saint de la propriété, ils n'ont pas voulu se soumettre à un régime d'ordre qu'ils n'ont pas créé et auquel ils refusent de se conformer.

Le professeur Albert Lange a écrit quelques mots qui sont dignes d'être portés sur les ailes du vent, jusqu'aux confins de la terre. Les voici : « Il n'y a pas à attendre qu'un homme se soumette à un régime d'ordre à la création, lequel il n'a pas collaboré, ordre qui ne lui donne aucune participation aux productions et jouissances de la société et lui prend même les moyens de se les procurer par son travail dans une partie quelconque du monde, aussi peu qu'un puisse attendre qu'un homme dont la tête est mise à prix, tienne le moindre compte de ceux qui le persécutent. La société doit comprendre que ces désobéissants, qui sortent de son sein, s'inspirent du droit du plus fort ; s'ils sont nombreux, ils renverseront le régime existant et en érigeront un autre sur les ruines sans se préoccuper s'il est meilleur ou pire. La société ne peut faire excuser la perpétuation de son droit qu'en s'efforçant continuellement de l'appliquer à tous les besoins, en supprimant les causes qui font manquer à tout droit d'atteindre son but et, même en cas de besoin, en donnant au droit existant une base nouvelle. »

Qu'on essaie seulement de renverser cette thèse et l'on s'apercevra qu'elle est irréfutable.

C'est ainsi qu'on est forcé moralement d'accepter un régime d'ordre qui, force à souffrir de la faim, de la misère, à avoir des soucis, des tourments.

Quelqu'un a fait : la loi de la nature lui dit qu'il doit satisfaire aux besoins de son estomac. Il voit la nourriture qui convient à ces besoins, la prend, est arrêté et mis en prison.

Au cas où son esprit n'est pas encore assés par la morale, qu'un tache d'expliquer à cet homme qu'il a mal agi, qu'il a commis une mauvaise action, qu'il est un malfaiteur... il ne comprend pas. On parle de voleurs ; mais qu'est-ce qu'un voleur ?

C'est celui qui vole.

Où, mais cela ne donne guère d'explications. Que signifie voler ?

C'est prendre ce qui ne nous appartient pas.

Nous n'y sommes pas encore, car ici, se place la question : Qu'est-ce qui nous appartient ?

Et que faut-il répondre à cette question ?

Qu'est-ce qui nous revient comme êtres humains ?

Nourriture, vêtements, habitation, développement, loisirs, en un mot toutes les conditions qui garantissent notre existence.

Est-il voleur celui qui, ne possédant pas ces conditions se les approprie ? C'est absurde de le soutenir.

Et pourtant nos lois, notre morale le qualifient de voleur.

Le contraire est vrai. Les voleurs sont ceux qui empêchent les autres d'acquiescer les conditions de l'existence ; et ce ne sont pas seulement des voleurs, mais des assassins de leurs semblables ; car prendre à quelqu'un les conditions qui assurent son existence c'est lui prendre la vie.

(1) Tirés du *Socialisme en danger*, 1 vol. 4 fr. 50, à la Librairie Sociale, 69, boulevard de Belleville. — Demander : *Le Militarisme*, 1 brochure ; *Education libératrice*, 1 brochure ; *Domela Nieuwenhuis, sa vie, son œuvre*, par Lorulot.

F. D.N.

## Domela Nieuwenhuis et la Social-Démocratie

Domela Nieuwenhuis a été, en Hollande, c'est-à-dire en un pays soumis plus qu'aucun autre à l'influence germanique, le champion de l'anarchisme communiste ou du socialisme libératrice, opposé au socialisme autoritaire ou collectivisme.

Il a eu le rare mérite d'arrêter la propagation de la peste social-démocratique, issue de Lassalle et de Marx, que véhiculaient par le monde les intellectuels bourgeois et les arrivistes politiques de bas étage.

Cet homme d'une si haute moralité, d'une culture si vaste, d'une puissance d'esprit si considérable, qui n'avait qu'à se laisser porter par le courant du pur-lémentalisme pour atteindre les cimes du Pouvoir, dédaigne les vaines ambitions, pour se consacrer à une tâche éminemment ingrate, mais qui n'est pas sans procurer de hautes satisfactions intellectuelles : la propagation des théories anarchiques. Pasteur du protestantisme luthérien, Domela était alors, près de l'anarchisme chrétien. Mais, à un moment donné, il sentit l'attraction occulte de Marx, il fut hypnotisé. Graduellement, nous dit-il, « surtout par suite de la conduite des fanatiques gardiens postés sur les murs de la Social-Démocratie », il se ressaisit, et il s'aperçut que Marx avait été « l'homme du socialisme autoritaire ».

C'est à cette mutation de l'intelligence que nous devons cette série d'études publiées par fragments dans la *Société Nouvelle* de Mons, et qui, réunies en volume préfacé par Elise Reclus, ont donné *Le Socialisme en danger*, une de nos œuvres « classiques ». Le *Socialisme en danger* est une œuvre de sincérité et de force.

Il est bon de la relire à l'heure où le marxisme sévit en Russie, sous forme d'une tyrannie sans nom, et en Allemagne, avec ses Noske et ses Ebert, sous forme d'une dictature du sabre.

Faillite ici, et faillite là ? Non pas. Le marxisme de la social-démocratie a porté ses fruits légitimes ; il a produit ce qu'infailliblement il devait produire, ce qui produirait à coup sûr dans tous les pays si le venait par malheur à éteindre le courant socialiste libératrice. Le marxisme ne peut se réaliser que par la tyrannie de quelques-uns, s'appuyant sur une masse ignorante et fanatisée. Malheur à l'indignité !

Domela fut, après Bakounine, l'homme qui opposa à la dictature marxiste la plus saine et la plus opiniâtre des résistances :

« Une personne revêtue d'une autorité quelconque, écrit-il, peut et doit l'exercer, et de là à l'abus, il n'y a qu'un pas. Voilà pourquoi nous constatons toujours le même mal dont la forme a été changée sans que l'on ait touché le fond, et c'est pour cela que l'on ne doit accorder que le moins d'autorité possible aux individus et que ceux-ci ne doivent pas en réclamer. »

« La direction d'un groupe, avec une discipline rigide, aboutit fatalement au despotisme, qui est moins l'œuvre de quelques personnes que la conséquence de l'esprit de soumission passive chez la masse. Ce ne sont pas les despotes qui rendent le peuple docile et soumis, mais l'absence d'aspirations libératrices chez la masse qui rend les tyrans possibles. »

Il faut combattre le Pouvoir chez ceux qui l'exercent (esprit d'autorité) et chez ceux qui le subissent (esprit moutonnier, esprit esclavagiste).

Tout pouvoir a un germe corrompeur, et c'est pourquoi il faut lutter non seulement contre le pouvoir d'aujourd'hui, mais contre celui de l'avenir.

Tout gouvernement de l'homme par l'homme est le commencement de l'esclavage, et quiconque veut mettre fin à l'esclavage doit lutter contre le gouvernement sous toutes ses formes.

Voilà, sans doute, l'affirmation anarchiste, que la conscience individuelle éclairée opposera éternellement et irrévocablement, aux formes changeantes du Pouvoir, à l'autoritarisme positif des Églises, des États, des Partis, des sectes, à l'autoritarisme négatif des masses asservies.

D'où vient la formation et la perpétuation de l'esprit esclavagiste parmi les masses ? Écoulons ce jugement sur l'Allemagne contemporaine, terre classique du corporatisme :

« La Russie est toujours représentée — avec justice — comme le pays du knout, mais l'Allemagne peut être citée, non moins justement, comme le pays du bâton. Cet instrument constitue en Allemagne l'élément éducatif par excellence. Dans les familles, le bâton a sa place à côté des tableaux suspendus aux murs, et généralement les parents s'en servent fort généreusement envers leur progéniture. A l'école, le Maître non seulement l'emploie, mais il a même le droit de s'en servir. Ce qui fait que les enfants ayant quitté l'école et entrant à l'atelier ou à la fabrique, ne sont nullement étonnés de retrouver la même méthode leur ancienne connaissance et c'est dans l'armée que le bâton obtient son plus grand triomphe. »

Ce n'est pas seulement contre l'esprit autoritaire, dictatorial et grégaire de la social-démocratie que combattit Domela Nieuwenhuis. Le sentiment national si fortement développé chez les adeptes de Marx, ne pouvait trouver grâce devant son internationalisme loyalement affirmé.

F. D.N.

grand triomphe... Il est tout naturel que ces hommes, militairement dressés, en entrant dans un parti, se soumettent également à une discipline rigoureuse, telle qu'on la chercherait en vain dans un pays où une plus grande liberté existe depuis des siècles et où on ne supporterait pas les frustes de l'autorité avec la passivité qui paraît être de rigueur en Allemagne.

Ce n'est pas seulement contre l'esprit autoritaire, dictatorial et grégaire de la social-démocratie que combattit Domela Nieuwenhuis. Le sentiment national si fortement développé chez les adeptes de Marx, ne pouvait trouver grâce devant son internationalisme loyalement affirmé.

Les Allemands accusent les Français de chauvinisme, parce que ces derniers réclament la rétrocession de l'Alsace-Lorraine. Mais n'a-t-on pas le droit également de taxer de chauvinisme les Allemands qui veulent garder ces deux provinces ? Le parti socialiste allemand, en parlant de cette manière et en attaquant constamment la Russie, a fait le jeu du gouvernement. Pour ce qui est la grande question était, en effet : « Comment nous débarrasser de l'ennemi de l'intérieur, de la démocratie socialiste ? » C'était la crainte même du mouvement populaire qui empêchait jusqu'ici le gouvernement de faire la guerre. Ils avaient peur des conséquences éventuelles d'une pareille entreprise.

Aujourd'hui, cette crainte a disparu, car le parti a lui-même rassuré le gouvernement. Nous comprenons parfaitement que l'on ait pu dire, après toutes ces excitations : « Les démocrates socialistes allemands ne devaient pas trop s'étonner lorsque, dans une guerre contre la Russie, ils seront entraînés en corps d'être pour servir de chair à canon de première qualité. Ils en ont formulé le désir. On ne leur marchandera pas un monument commémoratif, sous forme d'un gigantesque molosse en fer par exemple. »

Et ces lignes qui, hélas ! étaient prophétiques :

« Il est donc bien établi que pour ces messieurs, dans l'éventualité d'une guerre contre la Russie, bourgeois et prolétaires ne font plus qu'un et que la lutte des classes est provisoirement mise de côté. Mais la guerre contre la Russie c'est, dans l'état des choses actuel, la guerre contre la France, et Engels le reconnaît lui-même lorsqu'il écrit : « Au premier coup de canon tiré sur la Vistule, les Français marcheront vers le Rhin. » Voilà, précisons-le, ce que nous craignons ! Des travailleurs socialistes français marcheront dans les rangs contre des travailleurs socialistes allemands enrégimentés, à leur tour, pour égorger leurs frères français. Ceci devrait à tout prix être évité et, qu'on le trouve mauvais ou non, qu'on nous traite d'anarchiste ou de tout ce que l'on voudra, nous ne devons pas moins que tous ceux qui se placent sur le même terrain que Bebel ont des idées chauvines et sont bien éloignés du principe internationaliste qui caractérise le socialisme. »

Domela dénonce le sentiment national qui anime la social-démocratie comme un danger et il prédit à quelles conséquences criminelles aboutit ce sentiment, si jamais une guerre vient à se déclarer. Aux sophismes en cours, sur « le péril russe », il rétorque :

« Est-ce que par hasard la Prusse serait autre chose qu'un royaume de proie ? Certes, si la Russie était victorieuse, cela serait un désastre pour la civilisation. Mais si la Prusse sortait triomphante de la lutte, cela vaudrait-il beaucoup mieux ?... Nous ne sommes nullement convaincus de l'avantage qui résulterait d'une victoire allemande pour le mouvement socialiste. Nous croyons au contraire qu'elle aurait pour conséquence immédiate de consolider le principe monarchique au détriment du mouvement révolutionnaire. »

Au germanisme outré de la social-démocratie, Domela Nieuwenhuis oppose une conception antipatriotique et antimilitariste rigoureuse.

Il dit avec Schiller :

« C'est le privilège du philosophe et du poète de n'appartenir à aucun peuple, à aucune époque particulière, mais d'être en réalité le contemporain de tous les temps. »

Avec Marx et le Manifeste Communiste, il déclare :

« Les prolétaires n'ont pas de patrie. Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! »

Avec le Liebknecht de la 1<sup>re</sup> Internationale, il dit et il maintient :

« Pas un homme, pas un centime pour le militarisme ! »

Même en laissant de côté toute philosophie et toute prophétie, nous n'avons pas, comme socialistes, à encourager l'esprit guerrier contre qui ce soit. Nous devons au contraire faire tout ce qui est en notre pouvoir afin de rendre la guerre impossible.

Telle est la thèse que soutiendra Domela, dans les Congrès de la social-démocratie internationale. C'est la thèse de l'internationalisme intégral avec la conséquence révolutionnaire de la grève générale insurrectionnelle en cas de mobilisation. L'échec constant de cette thèse dans



les Congrès politiques détermina Domela, devenu définitivement anarchiste, à fonder une Association Internationale Antimilitariste qui prit un certain développement, en France, vers les années 1903-1906, mais qui ne réussit pas à s'affirmer comme force susceptible de réfréner le courant guerrier alimenté par les puissances rivales du Capitalisme.

On sait que la thèse de Domela fut reprise, dans les Congrès internationaux socialistes par l'herméisme français. Ces congrès, toujours dominés par l'élément germanique, ne firent aucun succès à la grève générale et insurrectionnelle, qui trouvait cependant en France et en Angleterre, des adeptes résolu.

Les prévisions de Domela devaient se réaliser pleinement en 1914. La social-démocratie qui avait esquissé pour la forme un mouvement protestataire (autorisé par le kaiser) se trouvait unanime, deux jours après, pour acclamer le gouvernement du crime. Et tant que le crime dura, on eut la douleur de constater que les social-démocrates à l'exception de quelques hommes qui eurent le courage un peu tardif, de se dresser en opposants, se firent les valets complaisants et souvent empressés du kaiser.

Domela avait vu juste. Domela avait raison de dénoncer le faux internationalisme des social-démocrates allemands.

Si sa thèse antimilitariste intégrale l'avait emporté, c'est-à-dire si la social-démocratie avait été contrainte de fournir des garanties sérieuses de son internationalisme, eh bien ! la guerre eût pu être évitée, au moins il se fût produit, à coup sûr, dans tous les pays, de vastes mouvements de masses. Comme le pensait Domela, la menace, la crainte de ces mouvements, eût été susceptible d'inhiber les puissances guerrières. Celles-ci se sont déchaînées dans tous les pays, avec fureur, avec frénésie, parce que nulle part, elles n'ont constaté l'existence d'une véritable volonté internationale, parce que partout elles ont vu que les chefs des Partis social-démocrate, étaient à leur dévotion.

Aussi Domela Nieuwenhuis était-il fondé à écrire dans un manifeste adressé aux antimilitaristes, anarchistes et libre-penseurs du monde entier, au début des hostilités :

Tous les partis, à commencer par les cléricaux, et finissant par les social-démocrates, ont voulu la guerre, soit consciemment, soit inconsciemment, et ils sont tous coupables, parce qu'ils ont voté les crédits de la guerre, sans lesquels les gouvernements n'auraient pas eu les moyens de déclarer la guerre. Lorsque le Bureau socialiste international était réuni, avant la guerre menaçante, à Bruxelles, le moment suprême était arrivé dans lequel on aurait pu prendre une décision ainsi conçue : A L'ORDRE DE LA MOBILISATION DOIT REPENDRE LA GREVE GENERALE.

Heureux ! rien n'était préparé. Il n'y avait que des autres sonores ; de volonté, nulle part, des défilances et des trahisons, partout. L'homme des masses, l'homme stupide, se muait en homme féroce. Les premiers pas faits, il était trop tard pour tenter une réaction. Disons-le bien, il appartenait à la social-démocratie de donner la première la preuve et l'exemple d'une attitude nettement internationale, anglo-germanique. Ce fut la preuve contraire qu'elle donna. Ce fut l'exemple de la lâcheté, de la félonie, qu'elle infligea au monde. De la félonie ? Hélas ! Il ne nous est même pas permis de flageller les social-démocrates de l'épithète de trahisseurs. Ils n'ont été que logiques avec eux-mêmes, logiques avec la ligne de conduite qu'ils s'étaient tracée, et dont ils ne se sont jamais départis, pas même dans les Congrès internationaux.

Domela les avait bien jugés. En dénonçant leur autoritarisme monstrueux, leur manque absolu de franchise, leur faux internationalisme, il avait mis le prolétariat mondial en garde contre les méfaits possibles de la social-démocratie.

Nul plus que lui n'a fait effort pour introduire de la clarté, de la netteté et de la responsabilité dans les pratiques internationalistes, entre peuples.

Mais il se heurtait, dans les pays qui semblaient, de par leurs traditions historiques les plus réfractaires à l'esprit social-démocrate, — à des chefs de Parti de culture bourgeoise, qui avaient un véritable intérêt d'Eglise, à soutenir les dogmes pseudo-scientifiques du socialisme allemand. Ils ne pouvaient que graviter dans l'orbite de la social-démocratie, qui les considérait d'ailleurs comme de négligeables satellites.

L'œuvre de Domela Nieuwenhuis n'est pas achevée.

Contre les nationalismes orgueilleux et féroces, contre les diplomates et les politiques cauteleuses, contre les chefs de Parti, manœuvriers sournois et immoraux du prolétariat, — une lutte de tous les instants doit être menée. Il faut absolument susciter un courant populaire, limpide dans ses idées ; impétueux et irrésistible dans sa marche.

Que le noble souvenir du puissant luitleur disparu, nous soutienne et nous inspire dans la tâche énorme qui reste à accomplir, en continuation de la sienne !

RHILLON.

## DEUX PRINCIPES

Il y a au monde deux principes : autorité et liberté.

L'un se trouve dans le Socialisme autoritaire, l'autre dans le Socialisme libertaire.

Nous appelons socialisme d'Etat celui qui préconise des réformes tendant à augmenter et agrandir la compétence de l'Etat dans la société existante. C'est ce que font les Social-Démocrates qui prennent l'Allemagne pour modèle ; voilà pourquoi nous avons le droit de les classer sous cette rubrique.

Le socialisme libertaire veut le groupement libre des hommes qui, par leurs intérêts sont poussés à se réunir afin de coopérer au même idéal, mais qui gardent la liberté, instantanée pour ainsi dire, de se retirer de cette coopération.

L'esprit de fraternité et de solidarité n'aidera et ne pénétrera l'humanité que lorsqu'elle aura pour base l'égalité, comme forme la liberté.

P. D.N.

## A tous les antimilitaristes, anarchistes, libres penseurs du monde entier

Dans ce temps si sévère où la société entière est disloquée, c'est notre devoir de faire entendre notre voix, qui devrait être entendue plus que celle de tout autre parti, parce que c'est nous qui avons toujours averti le monde et qui avons propagé l'idée intégrale de l'antimilitarisme :

### PAS UN HOMME PAS UN CENTIME POUR LE MILITARISME !

Tous les partis, à commencer par les cléricaux et finissant par les social-démocrates, ont voulu la guerre, soit consciemment, soit inconsciemment, et ils sont tous coupables, parce qu'ils ont voté les crédits de la guerre, sans lesquels les gouvernements n'auraient pas eu les moyens de déclarer la guerre, car pas d'argent, pas de Suisses.

Il y a vingt-cinq ans que je préconise le seul moyen qui, dans la pratique, puisse rendre impossible toute guerre. Et qui veut le but doit vouloir les moyens pour l'atteindre. Avec des résolutions de papier, on ne peut pas combattre les abus des canons. Avec la phraséologie, on ne peut pas conquérir le monde.

Et ce moyen, c'est LA PROCLAMATION DE LA GREVE GENERALE EN CAS DE GUERRE, ou bien LE BOYCOTTAGE INTERNATIONAL DES PUISSANCES BELLIGERANTES.

C'est le prolétariat, ce sont les ouvriers productifs qui, seuls, ont dans leurs mains la tâche sublime, vraiment civilisatrice, de la paix internationale.

Lorsque le Bureau socialiste international était réuni, avant la guerre menaçante, à Bruxelles, le moment suprême était arrivé dans lequel on aurait pu prendre une décision ainsi conçue : A L'ORDRE DE LA MOBILISATION DOIT REPENDRE LA GREVE GENERALE.

Peut-être les chefs du parti dans les différents pays auraient été mis en prison ou même fusillés. C'est possible. Mais, ou bien on a un principe, ou on n'en a pas. Et quand on a un principe, il faut lui être fidèle, même jusqu'à la mort. Un pays est fier de ceux qui tombent au champ d'honneur, c'est-à-dire sur le champ de bataille ; mais il me semble que l'humanité reconnaissante aurait honoré la mémoire de ceux qui seraient reconnus comme les bienfaiteurs du monde entier, beaucoup plus que s'ils étaient tombés sur un champ de bataille. Les anciens disaient que c'est un honneur de mourir pour la patrie, je trouve beaucoup plus glorieux de vivre pour la patrie.

Certainement, il y aurait eu des victimes. Bien possible ; mais dans tous les cas bien moins qu'aujourd'hui dans la guerre, et ceux qui auraient succombé seraient morts pour un principe sublime et non pour l'extension de l'impérialisme, œuvre de la classe capitaliste.

Quand on nous dit que la classe ouvrière est encore trop faible pour réaliser ce projet, je réponds : Est-ce qu'elle a essayé de le réaliser ? Et je dis : N'oublions pas que dans l'histoire ce sont toujours les minorités qui ont commencé et non pas les majorités.

Avant la grande révolution, il n'y avait, selon Camille Desmoulins, pas douze républicains à Paris, et, après trois années, la fête du roi Louis XVI tombait sous la guillotine et la république était proclamée.

Hélas ! disons-le, on n'était pas à la hauteur de sa tâche.

Oh ! quels magnifiques discours à Bruxelles, quels applaudissements des orateurs ! Mais ce n'est pas cela dont on avait besoin dans ce moment, c'est l'action qui était nécessaire.

Lassalle a dit une fois une belle parole, qui est trop oubliée par les chefs des partis du peuple. Les rois, disait-il, sont généralement mieux servis que le peuple. Les serviteurs des rois ne sont pas des orateurs, comme souvent les serviteurs du peuple, mais ils sont des gens pratiques, QUI SAVENT AGIR.

Oh ! que c'est admirablement dit et compris. Et c'est pour cela, que le peuple n'agit pas à l'heure décisive. O ! peuple de babilards, apprends à agir et tu seras le plus fort.

On aurait pu faire encore quelque autre chose, si on avait osé. Figurez-vous qu'on ait composé à Bruxelles une déclaration de ce genre pour la lire dans les Parlements des divers pays, quand les gouvernements auraient demandé les crédits de guerre :

« Nous, les social-démocrates, déclarons que nous n'acceptons aucune responsabilité pour le crime que veulent commettre les gouvernements.

Nous déclarons ne pas être complices de la guerre déshonorante qui va éclater.

Vous, les gouvernements, vous avez mené le char de l'Etat dans le marais ; c'est vous qui avez le devoir de le tirer sans que nous dominions votre assistance.

Nous nous déclarons contre les crédits de la guerre et nous remettons nos mandats dans les mains du peuple pour écarter toute apparence de complicité.

Quelle impression, pensez-vous, une telle déclaration, faite d'un commun accord dans les divers Parlements par les 112 députés social-démocrates du Reichstag allemand, les 102 socialistes de la Chambre des députés en France, etc., etc, eût produite ?

Je suis persuadé que le retentissement d'un tel acte aurait été considérable. Les ouvriers auraient dit : Voilà des hommes de principe qui ont un devoir plus élevé que leur mandat. Tout le monde ouvrier, et même beaucoup d'autres personnes, auraient applaudi.

Et cet acte aurait été tout à fait légal et l'influence en aurait été encore plus énorme si on avait eu le courage de les emmener.

Au contraire, l'attitude des social-démocrates italiens fut beaucoup plus frappante. Ils avertirent le gouvernement que si se joignait à la Triple-Alliance, la révolution recommencerait dans le pays, et c'est pour cette raison que l'Italie est restée neutre jusqu'à aujourd'hui.

Sur Excellence, le ministre Jules Guesde, a dit une fois : « Nous sommes résolu, et les partis socialistes doivent l'être aussi, à jeter la révolution dans les jambes des armées en marche. Il faut crier aux canons que l'on rou-

le et que l'on charge : On ne passe pas ; on ne part pas ! »

Mais un ministre socialiste n'est pas un socialiste ministre.

Les social-démocrates russes aussi ont eu une belle attitude. Après avoir protesté contre la guerre et les crédits demandés à la Douma, ils ont quitté la salle ; ils n'ont pas commis le crime d'accorder l'argent.

Hélas ! rien n'est fait ; et un parti aussi puissant que les social-démocrates d'Allemagne, avec ses 4 1/4 millions d'électeurs, a été une quantité négligeable et, ce qui est encore plus fort, ils vont tout à fait avec le gouvernement, ils sont devenus un parti gouvernemental. La pensée nationale a primé partout l'internationalisme, de sorte qu'on peut dire : Grattez un peu l'internationalisme et vous trouverez le nationalisme au fond du cœur.

Qu'est-ce qu'il y a à faire pour nous ? Voilà la grande question.

Ce n'est pas le moment de pleurer de maudire, au contraire, c'est le moment d'agir. Les oreilles sont ouvertes pour nous entendre, donc il faut faire une grande propagande pour nos idées antimilitaristes.

Notre éminent confrère, le professeur Sergi, de Rome, a très bien dit :

« La paix se fera quand les hommes QUI SONT LES VICTIMES DES GUERRES, LES VICTIMES DES DEPENSES POUR LES ARMEMENTS ET LES VICTIMES DE CET ESCLAVAGE MILITAIRE, par différents de l'esclavage antique, qui s'appelle le service militaire obligatoire, refuseront d'obéir aux lois barbares en vigueur, émanations de ces diplomates qui, eux, ne sont jamais les victimes de rien, — et qu'ils feront cesser les armements, mettant fin par cela à la guerre. »

Cela est vrai.

Douze millions de femmes ont protesté auprès des ambassadeurs et du ministre des Affaires étrangères anglais, sir Edward Grey, contre la guerre.

Très bien comme commencement.

Mais nous disons : Continuez votre œuvre humanitaire, oh ! femmes de bonne volonté. Ce que femme veut, Dieu le veut, dit-on toujours. Et maintenant on a affaire avec 12 millions de femmes. Si elles voulaient sérieusement, énergiquement, si elles mettaient entre les armées des combattants en disant :

« Tirez si vous osez », que ferait-on ? Est-ce que la guerre serait possible dans ces circonstances ? Si les dockers, les cheminots et les mineurs se liaient ensemble pour empêcher partout la guerre en disant : « Nous ne chargeons et ne déchargeons aucun vaisseau à destination d'une des puissances belligérantes, nous ne transporterons aucun train sur le champ de bataille », on ne pourrait pas guerroyer.

Il y a tant à faire.

Notre voix, comme antimilitaristes, comme anarchistes, comme libres penseurs, doit résonner partout dans le monde entier, doit résonner beaucoup plus forte et plus puissante, de sorte qu'elle étouffe même le son du canon et étende la torche de la guerre.

Nous, les anarchistes hollandais d'Amsterdam, nous avons eu un grand meeting pour constituer notre point de vue principal et nous portons cette déclaration de principe à la naissance de l'Europe ; nous demandons à discuter et à réfléchir sans dire : Qui a dit cela ? mais plutôt : Qu'est-ce qu'on a dit ?

Voilà nos idées, comme nous les avons énoncées dans la résolution suivante :

Considérant que la guerre européenne est la conséquence logique du capitalisme et est devenue possible par le militarisme, qui met des peuples toujours armés vis-à-vis les uns des autres ;

Cette brochure proteste énergiquement contre ce meeting infâme, qui menace la civilisation et l'humanité ;

Proteste aussi de toutes ses forces contre le christianisme international et contre la social-démocratie internationale, qui, tous les deux, ont abusé de leur influence sur le peuple pour encourager la haine nationale abominable.

Considérant aussi que, d'un jour à l'autre, l'occupation de la Hollande par les armées étrangères peut devenir un fait ;

Que l'ouvrier ne peut être ennemi des ouvriers d'un autre pays et ne l'est pas non plus ;

Qu'il n'a aucun intérêt à maintenir les frontières, fixées arbitrairement, et à conserver la dynastie ou le régime politique qui existe ;

Qu'il est astreint au travail pénible pour trouver une pauvre existence, la misère et l'injustice sous n'importe quel drapeau ou quel gouvernement ;

Qu'il aura autant de droit et de bien-être sous tout régime qu'il aura de force et d'audace ;

Considérant aussi que la défense des frontières causera plus de misère et de ruines que si elles ne l'étaient pas ;

Que la non défense donnerait peut-être un grand élan dans la direction de la paix ;

Qu'en tout cas, le peu de possession matérielle et le peu de liberté politique que l'ouvrier hollandais possède ne vaut pas une seule vie humaine ;

Que la lutte prolétarienne sous un autre gouvernement peut être aggravée, mais aussi favorisée et en tout cas continuera ;

Considérant enfin que le départ aux frontières sous quelque prétexte, nous empêcherait pour toujours l'agitation contre toute forme de militarisme ;

Que la lutte contre le militarisme pèse le plus chez nous, parce que le militarisme, comme la force organisée, est le plus puissant instrument d'oppression dans les mains de la bourgeoisie ;

Se déclare disposé à continuer la lutte contre l'oppression économique et politique et en faveur de toute liberté et du bien-être, par tous les moyens possibles comme auparavant, mais proteste énergiquement contre toute effusion de sang humain pour le maintien de la nationalité et donne personnellement à chaque camarade la liberté d'agir selon son gré, suivant les circonstances.

A bas la haine nationale !

A bas les frontières !

A bas la guerre !

Vive la fraternisation internationale des travailleurs !

F. Domela NIEUWENHUIS.

## DOMELA DEVANT LA GUERRE Bétail et bouchers

La guerre a passé sur le monde. Domela disparaît à l'heure où s'écroulent l'échec de ses dévastations, le déficit des Etats, la détresse, tant physique que morale, des peuples.

Il a pu suivre la marche du fléau, en noter toutes les phases, en étudier les causes profondes. Il a vu l'avènement du Bolchevisme en Russie et l'éclatement de l'Allemagne d'une République bizarre qui demain...

Quel a été le fruit de ses observations au jour le jour, sa pensée sur les événements issus de la tourmente ? Il serait intéressant de les connaître. Malheureusement un mur de Chine nous a tenus éloignés du reste de l'univers. Tout ce qui est parvenu sur Domela pendant la guerre est trop fragmentaire, trop imprécis, pour que nous soyons en droit d'avancer des déductions que demain pourrait révoquer.

Dans le Socialisme en danger — ouvrage écrit il y a vingt-cinq ans — Domela dénonçait le péril militariste allemand ; il appréhendait une victoire guerrière de ce militarisme qui lui aurait permis d'étendre son hégémonie sur les peuples.

Sommes-nous fondés à voir dans cette crainte et dans ce péril dénoncé l'explication de l'attitude d'anarchistes qui ont pris les armes, en 1914, contre la social-démocratie, bien décidée à appuyer l'impérialisme ?

Il est certain que des anarchistes qui fréquentaient Domela, qui étaient ses lecteurs fidèles, ses disciples convaincus, se sont engagés dans les armées de l'Entente croyant ainsi, sincèrement, rester logiques avec la pensée de l'auteur du Socialisme en danger.

Mais cette pensée exprimée dans le passé n'avait-elle pas subi des mises au point successives, des adaptations à des faits nouveaux ?

En 1903, au moment de la fondation de l'A. I. A., Domela approuvait Darien, qui, dans l'Entente du Peuple, voulait provoquer la guerre, — parce que la paix armée entraînait la mort à petit feu des prolétaires, était un fléau dévoreur plus redoutable, plus cruel même que la guerre.

De cette thèse à celle du socialisme en danger, il y a loin en apparence. Ici, Domela veut éviter la guerre à tout prix en faisant passer sur les gouvernements la menace de l'insurrection ; là il veut brusquer le déchaînement du fléau.

Au fond la pensée qui régit en maître dans celle-ci :

« La guerre doit amener la Révolution. Du plus grand mal va sortir le plus grand bien. Préparons les masses et préparons-nous pour être à la hauteur de la tâche révolutionnaire. »

Toute l'action antimilitariste de Domela est dominée par cette croyance, croyance que, du reste, partageaient la plupart des militants.

Au lendemain de la déclaration de guerre, qui donna lieu dans tous les pays, à des explosions d'enthousiasme forcenés, Domela n'avait pas perdu sa croyance. Il

estimait qu'il était encore possible de faire « quelque chose ». Tout en déplorant avec amertume que les socialistes ne se fussent pas montrés à la hauteur de la tâche, il en appelait aux femmes, aux grandes corporations ouvrières pour paralyser les belligérants.

« Continuez votre œuvre, ô femmes de bonne volonté ! Ce que femme veut, Dieu le veut, dit-on toujours. Et maintenant on a affaire avec 12 millions de femmes. Si elles voulaient sérieusement, énergiquement, si elles se mettaient entre les armées des combattants en disant : « Tirez ! si vous osez ! » Que ferait-on ? Est-ce que la guerre serait possible en ces circonstances ? »

La fin de ce manifeste a trait spécialement à la Hollande qui, enclavée entre des belligérants, peut devenir d'un moment à l'autre, la proie de la guerre. Dans cette éventualité que feront les anarchistes ? Ils adopteront individuellement telle attitude qui leur conviendra, suivant les circonstances.

On voit donc qu'en dehors d'un mouvement de masse insurrectionnel qui ne peut pas s'improviser, que des minorités ne sont pas toujours capables de déclencher au moment voulu, qui implique un esprit révolutionnaire étendu, — il n'y a plus, devant la guerre, que des attitudes individuelles variables suivant les tempéraments et les circonstances.

Dans nos pays des anarchistes ont été réfractaires ; on les a facilités ou embusqués ; d'autres ont déserté et ils se trouvent réduits à une vie errante ou effacée ; d'autres, ayant eu un cas de réforme, ont tranquillement continué leurs travaux pacifiques dans la légalité ; d'autres, qui étaient « bons pour l'abattoir », ont subi le communisme ; d'autres enfin, à l'inspiration de véritables philosophes, ont dû se déclarer publiquement pro-guerriers, jusqu'à l'écroulement du militarisme allemand.

Qu'est fait Domela parmi les anarchistes de ce pays ? Quelle attitude eût-il fait sienne ? Quels conseils eût-il donnés ?

Eût-il signé, avec les « intellectuels » un manifeste qui s'inspirait du Socialisme en danger ?

Eût-il allé à Kienhol ?

Ces deux questions restent sans réponse. Mais qu'est-il besoin de torturer les textes souvent incomplets, souvent contradictoires et qui ne rendent pas toujours la pensée avec exactitude pour savoir ce qu'aurait dit ou ce qu'aurait fait Domela ?

Il ne s'agit pas d'en appeler au témoignage d'un homme que les circonstances mêmes tenaient à l'écart de la mêlée, et dont la pensée est toujours sujette à interprétations variées.

Il reste à Domela assez de titres à notre reconnaissance pour que nous réprouvions le besoin de l'attirer soit dans un clan, soit dans un autre.

Le conseil qu'il nous donnerait à tous serait celui de la tolérance mutuelle. Et pour être tolérant il faut être sincère devant soi-même et devant autrui.

Rh.

## L'Alliance Internationaliste Antimilitariste

Domela Nieuwenhuis, déjà souffrant, avait pas abandonné la lutte. Et l'A. I. A., qui fut dévolue par la guerre, a repris, la guerre finie, une activité qui nous permet encore d'ajouter jusqu'au bout, mais qui s'étend déjà en Allemagne et en Angleterre.

C'est un ami de Domela qui en assume présentement le secrétariat : Jos-Giesen, Olfersstraat, 27 bis, à Utrecht.

Il vient de lancer en anglais et en allemand — (comme nous le fait remarquer le camarade Provost, — Giesen dit s'inspirer que depuis que la France est devenue colonie anglo-américaine tout le monde y parle anglais, —) un bulletin contenant un appel pour un Congrès International Antimilitariste qui doit avoir lieu à La Haye à une date qui reste encore à déterminer dans le courant de l'année prochaine.

L'idée de ce Congrès a été reprise en France par Léon Provost qui lance un manifeste déjà publié par le Communiste de Bruxelles et le Libertaire de la Spezia.

Nous donnons ci-dessous le manifeste de notre ami Provost.

AUX TRAVAILLEURS DU MONDE !!

Au moment où les dirigeants consentent à souscrire une paix qui laisse prévoir une reprise des hostilités dans un temps plus ou moins éloigné, il convient à tous les travailleurs d'examiner froidement la situation et de demander ce qu'ils devront faire lorsque leurs maîtres leur donneront à nouveau le signal de s'exterminer pour enrichir les profiteurs ?

OUVRIERS, PAYSANS !!

L'ère des guerres n'est pas close. Le militarisme existe toujours. Il est défilé, c'est tout. Il est même plus puissant que jamais. Les amis d'aujourd'hui peuvent prévoir les ennemis de demain.

Nous devons donc nous attendre à tout événement de la part de gens dont les appétits sont insatiables, des capitalistes voraces.

TRAVAILLEURS DE...TOUTS LES PAYS !!

Qu'avons-nous gagné dans l'horrible boucherie ? Rien.

Des souffrances, des misères accumulées, en est-il sorti un peu plus de mieux-être, un peu plus de liberté pour le travailleur ?

Non, il est toujours l'éternel exploité ! C'est lui qui a fait les frais de la guerre, c'est lui qui dans la paix doit trimer pour nourrir les parasites qui le sucent.

OUVRIERS, PAYSANS !!

En présence de ces constatations, il est impossible de ne pas examiner si, lorsqu'il plaira à nouveau à nos maîtres de nous donner l'ordre de nous entre-tuer, nous devons répondre à leur appel et nous faire tuer bêtement pour défendre des intérêts qui ne sont pas les nôtres !

Si les exploitateurs ont la force par l'argent, ils ne sont qu'une faible minorité ; le nombre, c'est le Peuple travailleur auquel il appartient d'envisager ses destinées.

TRAVAILLEURS DU MONDE : LE SALUT EST EN VOUS ! OUVRIERS, PAYSANS !

Nous ne vous demandons pas quelles sont vos opinions politiques, philoso-

Les élections ne nous intéressent que négativement. La critique du suffrage universel étant devenue, chez nous, chose banale, il y a longtemps que nous sommes fixés sur la valeur décevante de cette farce grotesque dont l'électeur est l'éternel dindon.

Nous avons dévié, dans les détails, tous les trucs de cette énorme mystification, machinée par les dirigeants, pour abriter leurs méfaits et appuyer leur autorité sur un semblant d'investiture légitime, extorquée par la ruse et le mensonge à la crédulité et à l'imbécillité populaires.

Je ne recommanderai pas, après tant d'autres, à démontrer que le moindre, vice du suffrage soi-disant universel, est d'être, avant tout, en opposition avec son propre principe.

S'agissant théoriquement sur le droit de la majorité, il n'est et n'a jamais été, pratiquement, que l'usurpation du pouvoir par la minorité. Tout le monde sait que la majorité des électeurs représentés par les députés de la majorité, est toujours de beaucoup inférieure au nombre des électeurs opposants et abstentionnistes. Conséquemment, c'est toujours la minorité qui gouverne et opprime la majorité.

D'ailleurs, même si le suffrage universel arrivait à former une majorité qui soit vraiment représentative du plus grand nombre des électeurs et à se mettre ainsi en parfait accord avec son principe, cela ne diminuerait en rien la fausseté et la nocivité de ce principe.

La majorité fut-elle absolue et unanime, n'aurait pas à nos yeux plus de prestige ni de vertu, parce que, pour nous anarchistes, que l'autorité vienne d'un seul ou vienne de tous, elle est toujours aussi injuste, violente et néfaste et haïssable. Le consensus universel n'est jamais pour nous une preuve de vérité ni de légitimité.

Nous posons toujours, envers et contre tous, le principe du droit de l'individu à disposer de lui-même comme il l'entend.

L'essence même du principe anarchiste implique la liberté entière de l'individu et requiert à tout instant son action directe. Il ne permet pas l'aliénation de cette liberté et l'abdication de la volonté individuelle aux mains de mandataires quelconques qui, physiologiquement, moralement et socialement, ont tout juste, comme un chacun, la faculté de se représenter eux-mêmes et rien de plus.

La fiction politique de la délégation des pouvoirs par la transmission de la force, de la volonté et de la puissance de tous à quelques uns, est la plus funeste mensonge que l'humanité ait jamais pratiqué. C'est par cette erreur qu'une poignée de bandits a pu mener à la mort des millions d'hommes, en excitant étonnement de leur propre sentiment à mourir.

La dernière expérience qui se chiffre par vingt millions de victimes en Europe, n'a-t-elle pas assez prouvé que l'individu ne peut pas impunément céder sa liberté à d'autres et que, l'abandonner, c'est s'abandonner soi-même à s'exposer aux pires catastrophes.

Par cet acte contre nature, qui transfère la direction de sa vie hors de lui et la donne à des volontés extérieures et étrangères, particulièrement au collectif, l'individu s'annihile moralement et livre sa sécurité, sa liberté et sa vie, aux caprices et aux intérêts des maîtres qu'il s'est donné.

Positivement et effectivement, il n'est pas plus possible à cent mille hommes d'être représentés et de se résumer en un seul, qu'à un seul homme d'en représenter et en résumer cent mille autres. Il est donc absurde d'avoir la prétention de faire représenter un peuple de soixante millions d'âmes par une assemblée de six cents députés ; car, dans ce cas, les six cents députés étant les seuls à décider et à commander, seront, socialement, les seuls à exister. Le reste, les soixante millions d'esclaves pour qui on décide et qui n'ont plus qu'à obéir, n'existeront que comme matière sociale inerte, malléable, exploitable et mitrailleuse.

Par ce grossier subterfuge, le seul résultat qu'on ait jamais obtenu, — toujours est-il d'établir un gouvernement de coquins mandatés par des criminels. Les dernières élections en sont une preuve de plus.

Comme toujours, c'est la part du crime et des criminels qui l'emporte. Les assassins triomphent. Les victimes acablent les bourreaux et leur redonnent un blanc-seing pour recommencer, quand il leur plaira, la saignée populaire, insatiable, faulx, oroire. Les mêmes hommes qui avaient préparé le grand massacre et l'ont exécuté avec une si brillante maestria, sont invités, par le suffrage universel, à continuer leurs expériences de vivisection sur un peuple dégradé au-dessous de la bête et tombé au niveau de l'aveugle matière : de la matière humaine, viande à volaille et à mitraille.

Rien qu'en France, deux millions d'électeurs ont été égorgés sur l'autel de la patrie capitaliste. Deux autres millions ont été mutilés au profit de la même idole, et, malgré cela, il reste encore plusieurs millions de ces moutons pour affirmer que cela est bien et qu'il n'y a qu'à recommencer.

On n'y manquera pas, ils peuvent le croire et ils seront servis comme ils le demandent et comme ils le méritent.

Tous ces électeurs qui ont voté pour les sacrificateurs de l'humanité, sont tous, plus ou moins, les parents et les amis de ceux qui furent si cruellement sacrifiés au veau d'or capitaliste, dont ils sont tous, y compris les victimes, les misérables adorateurs désespérément stupides. Ce sont les pères, les frères et aussi les enfants des victimes immolées. Et ce sont aussi les victimes elles-mêmes ; ces pitoyables mutilés, dont un grand nombre ont apporté à leurs tortionnaires, l'hommage d'une gratitude tellement imbecille et lâche, qu'on en rougit de honte pour l'espèce humaine.







